

LA FEMME ET LA MORT ^[1]

par André MAINDRON (Poitiers)

On le sait, Yourcenar elle-même le rappelle dans son "Examen d'Alceste" (p. 102), "le Thanatos des vases grecs, le beau jeune homme buveur de sang qui est aussi le frère de l'Amour [est] devenu trop étranger à nos angoisses et à nos délires personnels, trop archéologique pour" pouvoir encore personnifier à ses yeux et aux nôtres la mort ^[2]. D'où le recours comme chez les latins, et selon ses propres termes, à "l'inquiétante figure du genre féminin que crée pour nous la grammaire même de notre langue". Il est ancien pourtant, et certes aussi "archéologique", le mythe de la femme qui préside à la naissance et à la mort de l'homme. Vain problème sans doute, comme celui de la poule et de l'œuf. Toujours est-il que c'est de la femme et de la mort qui rôdent dans les trois pièces d'inspiration grecque que j'ai choisi de parler aujourd'hui. Sont-elles la cause du malheur qui frappe l'ensemble des personnages ? l'incarnation du mal-être dramatique, voire de l'*Ananké* à qui Michel sacrifia ? pitoyables victimes – mais pourquoi ce terme n'a-t-il qu'un féminin ? bourrelles atroces – et pourquoi donc l'usage préfère-t-il le masculin ? Il va de soi que si je commence par poser quelques questions, c'est que j'ai l'intention ferme de n'y pas répondre : Pour ne pas vous paraître mortellement cartésien en ces lieux où la mort et la femme, jadis, ont tissu si tendres accointances. Mais puisque j'évoque la mort d'une toute jeune femme, vous l'avez compris, me voici traitant, sans autre préambule, du premier point dont je voulais vous entretenir.

[1] Texte utilisé : M. YOURCENAR, *Théâtre, II*, Gallimard, Paris, 1971.

[2] "Beau jeune homme" ? ou "vieillard barbu", selon le *Grand Larousse encyclopédique*, t. 10, 1964 ? Le *Grand dictionnaire encyclopédique Larousse*, t.14, 1985, fait sagement le silence sur cette – intéressante – question.

Et de la première pièce – faut-il le préciser ? – c'est-à-dire de *Qui n'a pas son Minotaure ?* Rappelons que si, dans le premier volume du *Théâtre* de Yourcenar, les trois pièces sont nettement datées (1930, pour *Le Dialogue dans le marécage*, 1942, pour *La Petite Sirène*, 1961, pour *Rendre à César*), il n'en est pas de même dans le second volume qui ne propose pas plus de table des matières. La préface de la pièce dont je parle, intitulée "Aspects d'une légende et histoire d'une pièce", en fait remonter la première idée "à Paris, en 1932, à moins que ce ne fût en 1933 ou même en 1934" (p. 176) et la première édition, en revue, à 1939. Après quoi, écrit joliment l'auteur, "six ou sept ans de nouveau se passèrent" (p. 177), ce qui conduit... "en 1944". La pièce alors subit une "réfection" puis "en 1956 ou 1957, elle fut de nouveau révisée et partiellement réécrite" (p. 179). Bref ce n'est guère que pour l'édition de 1963 que se fixe le texte que nous connaissons.

La mort, dans ce "divertissement sacré", on sait quelle forme elle prend, celle du Minotaure : une forme mâle, donc. La vie aussi d'ailleurs, puisque c'est un Thésée qui va l'affronter. Entre ces deux forces, deux groupes, celui des victimes qui vont bravement, si l'on peut dire, à leur sépulture comme "les moutons vont à la pâture" (p. 185) ; qui l'acceptent, si l'on peut dire encore, mais le terme est repris par Yourcenar à quelques pages d'intervalle (pp.184, 190). Et n'a-t-on pas enseigné à ces "condamnés à mort" (p. 186) nos frères qu'ils sont "les élus. Comme c'est beau !" (p.187). Et ces idiots de s'exalter : "Nous sommes immortels" (p. 188). Nous tous, n'est-ce pas ?

Immortels parce que mortels acceptant la mort. L'idée, en soi, n'est pas inepte et Yourcenar le savait bien qui l'allait développer *Les Yeux ouverts*. Mais ces veaux – pardon, ces moutons ! – n'ont pas compris comme Thésée, qu'alors "ce n'est donc plus contre le monstre qu'il faut lutter, mais contre eux-mêmes" (pp. 190-191). D'où l'analyse ou plutôt le commentaire que fait Autolykos de cette attitude : "Thésée pense à la mort plus tragiquement (qui sait ?) que les prisonniers dans la cale, car il s'agit pour lui de la choisir" (p. 184). En quoi le *divertissement*, au sens pascalien du terme

La femme et la mort

révélerait effectivement sa nature tragique ? Raison pourquoi Thésée

- préférerai[t] à tuer le Minotaure...
- Quoi ?
- Etre le Minotaure... (p. 193).

C'est ici qu'apparaît la femme. Double – j'allais dire, en fidèle lecteur de Sarraute : évidemment ; mais on va me punir si je glisse de Marguerite à Nathalie. La femme à qui l'autre femme, sa sœur, demande :

- Tu voudrais dévorer quelqu'un ?
- Certes. Plutôt que me ronger. (p. 196).

Visiblement sœur du Minotaure autant que d'Ariane, Phèdre se révèle ainsi, à 17 ans, destinée à l'homme qui, à l'instant même, saute à terre. En même temps on trouve dans ses paroles comme un écho de la Penthésilée de Kleist : "Et dans l'étroit assemblage de nos deux corps, personne ne saura si je meurs ou si je mords, ni si ce que j'embrasse est mon gibier ou mon chasseur" (p. 197) ^[3].

Alors, les misérables résignés à mourir ne présentent plus le moindre intérêt ; comme le remarque suavement Ariane : "Ils ont dépassé l'époque où l'on se console aux pieds des femmes" (p. 195). Thésée, lui, en présente encore ; pour les deux sœurs. Avec une ironie tragique, si l'on se souvient des propos d'Autolykos, ironie que résume cet échange de répliques :

- ARIANE : [...] Ma sœur tend à vous détruire, comme il me plairait de vous créer. Mais vous avez choisi d'aimer Phèdre.
- THESEE: On ne choisit que les femmes qui s'offrent. [...]
- ARIANE : J'attends pour m'offrir qu'on me fasse signe. (p. 204).

Nous savons tous qu'Ariane n'a pas attendu trop longtemps ; que Thésée, en galant homme ^[4], "évite le plus possible d'être cruel

[3] Heinrich von KLEIST (1777-1811), *Penthesilea*, 24, 1808 :
"So war es ein Versehen. Küsse, Bisse,
Das reimt sich, und wer recht von Herzen liebt,
Kann schon das eine für das andre greifen".

[4] Cf. scène 8, le dialogue entre les deux sœurs : "PHEDRE : ... Il me déplait avec